

RTp 475p

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE
PAVILLON DE MARSAN
107, rue de Rivoli, 107



V. MARTIN LE ROY

NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

Le 24 Mars 1930

PAR

M. RAYMOND KOECHLIN

President de la Société

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9 RUE DE FLEURUS, 9



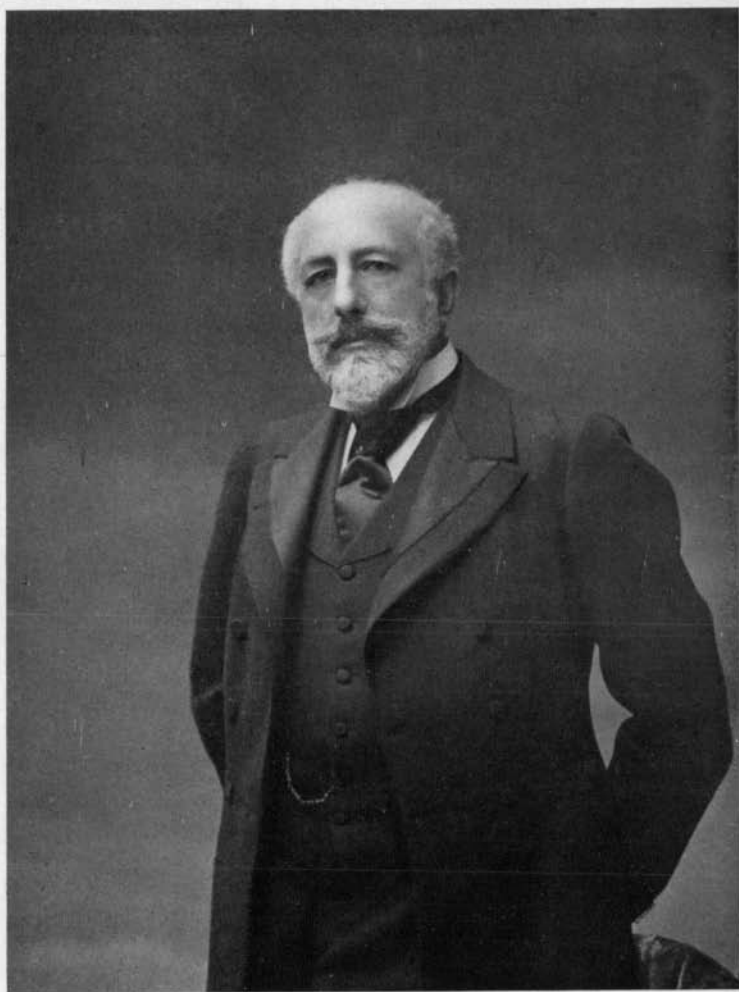
NOTICES
LUES
AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DE LA SOCIÉTÉ

LES DONATEURS DU LOUVRE

- LOUIS LACAZE, par M. Louis Legrand (1902).
HIS DE LA SALLE, par M. Eugène Lecomte (1903).
CHARLES SAUVAGEOT, par M. Louis Legrand (1904).
Le Baron DAVILLIER, par M. Gaston Brière (1905).
Le MARQUIS DE RIVIÈRE et la donation de la *Vénus de Milo*, par M. Etienne Michon (1906).
THOMY THIÉRY, par M. Louis Legrand (1907).
EUGÈNE PIOT, par M. Maurice Tourneux (1908).
Les Donations de la FAMILLE DE ROTHSCHILD, par M. Raymond Kœchlin (1909).
LOUIS COURAJOD, par M. Paul Vitry (1910).
La Collection CHAUCHARD, par M. Jean Guiffrey (1911).
JULES MACIET, par M. Raymond Kœchlin (1912).
Le Comte ISAAC de CAMONDO, par M. Gaston Migeon (1913).
Les Collections d'Extrême-Orient du Musée du Louvre et la donation GRANDIDIER, par M. Raymond Kœchlin (1914).
LE MUSÉE DU LOUVRE PENDANT LA GUERRE 1914-1918, par M. Edmond Pottier, membre de l'Institut (1919).
LES DONS ET LEGS AU MUSÉE DU LOUVRE PENDANT LA GUERRE, 1914-1918, par M. Raymond Kœchlin (1920).
M. THIERS, critique d'art et collectionneur, par M. Louis Réau (1921).
LÉON BONNAT, par M. Antonin Personnaz, vice-président de la Commission du Musée Bonnat, à Bayonne (1923).
La Marquise ARCONATI VISCONTI, par M. Gaston Migeon, directeur honoraire des Musées Nationaux (1924).
HISTOIRE DE LA COLLECTION ITALIENNE DU LOUVRE, par M. Louis Hauteœur (1925).
LA FORMATION DES COLLECTIONS DE PEINTURES FRANÇAISES AU LOUVRE, par M. Gaston Brière (1926).
HISTOIRE DE LA COLLECTION DES PEINTURES SEPTENTRIONALES DU LOUVRE, par Mme Clotilde Brière-Misme (1927).
ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON, par M. Raymond Kœchlin, (1928).
GUSTAVE DREYFUS, par M. Gaston Migeon (1929).
-

ALBUM DES DONS AU LOUVRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE (1897-1922), publié à l'occasion du 25^e anniversaire de la Société. Catalogue et 48 planches, in-4.

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE
(1930)



VICTOR MARTIN LE ROY
(1842-1918)

RTp 475p



V. MARTIN LE ROY

NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

Le 24 Mars 1930

PAR

M. RAYMOND KŒCHLIN

Président de la Société.

Bibliothèque

SALOMON REINACH

V. MARTIN LE ROY

Mesdames, Messieurs,

Il ne semblait pas que la Galerie d'Apollon pût s'enrichir aujourd'hui encore de trésors qui « tiendraient » à côté de ceux que les rois y ont accumulés. Les chefs-d'œuvre d'orfèvrerie du Moyen Age et ses émaux précieux sont devenus très rares; ceux que les grands musées n'ont pas retenus ont passé presque tous en Amérique; bien peu sont restés chez les collectionneurs de la vieille Europe, et si une pièce de choix vient en vente, ce n'est pas le Louvre, hélas, qui s'en porte acquéreur. Et voici pourtant que deux vitrines nouvelles ont pris place dans le sanctuaire; les châsses, les autels portatifs, les reliquaires qui les garnissent sont parmi les plus magnifiques que l'on sache, la plupart sont célèbres depuis longtemps et ils rivalisent avec ceux qu'ils sont venus rejoindre. Un amateur les a noblement distraits de sa collection et les a donnés au Musée : inclinons-nous, Mesdames et Messieurs, et rendons grâce à la générosité de notre regretté collègue, M. Victor Martin Le Roy.

M. Martin Le Roy a été sans doute le dernier en France de la lignée des grands amateurs du Moyen Age qui ont rempli le XIX^e siècle. Commencée sous la Révolution avec Lenoir, continuée pendant la Restauration par Durand et Révoil, plus tard par Debruge-Dumesnil, du Sommerard et Sauvageot, — ce sont là d'illustres ancêtres — elle s'était poursuivie avec Fould, Soltykoff, les barons Adolphe et Alphonse de Rothschild et Spitzer. En leur temps, il suffisait d'étendre la main pour recueillir les objets et ils n'y avaient pas manqué; on sait que les plus modestes bourses y pouvaient prétendre, comme celle du musicien de l'Opéra qu'avait été Sauvageot; dans des hôtels fameux ou dans de moindres pavillons, les curiosités s'accumulaient, souvent dans un pittoresque désordre. Et certes d'incomparables trésors y brillaient : rappelons-nous ceux qui, de ces cabinets célèbres, et parfois par la volonté généreuse de leurs possesseurs, sont entrés au Musée de Cluny ou au Louvre; pourtant, à côté des chefs-d'œuvre authentiques, des morceaux douteux ou de simples amusements sans valeur d'art se glissaient dans ces collections; la critique était alors médiocrement clairvoyante, et il était si amusant d'acheter à bon compte dans les arrière-boutiques! Quand M. Martin Le Roy entra dans la lice, ces mœurs changeaient et les amateurs étaient devenus plus délicats; il fut de ceux qui réagirent le plus vivement contre le goût facile et imposa tout de suite à ses choix de strictes disciplines; rien n'entra chez lui qui ne fût excellent, et dans le beau cadre de la galerie de l'hôtel de la rue Rembrandt, il sut composer un ensemble impeccable, de la plus noble tenue et à la fois d'une admirable somptuosité.

M. Martin Le Roy, il le reconnaissait lui-même en souriant, quand il consentait, ce qui n'était pas fréquent, à parler de lui, n'en était pourtant pas venu tout de suite à ce haut raffinement et il avait fait son apprentissage d'amateur. A la vérité, le goût des arts et de la littérature était héréditaire dans sa famille. Son grand-père, Joseph-Louis Le Roy (1767-1829), avait été un peintre de talent, comme le prouvent de jolies miniatures conservées au Musée du Louvre et un portrait du poète Rouché, exécuté à la Conciergerie pendant la Terreur; élève de J.-B. Suvée, dont les grands tableaux historiques ou religieux sont sans doute un peu oubliés, il avait hérité de son maître une collection de paysages d'Italie à la sanguine, dont certains peuvent soutenir la comparaison avec ceux de ses illustres contemporains Hubert Robert et Fragonard. Ce Louis Le Roy était lui-même fils d'un bibliothécaire des petits appartements du roi à Versailles sous le règne de Louis XVI, et le cousin d'une lectrice de Marie-Antoinette, dont les portraits — celui de la lectrice est charmant — subsistent encore. Le père de M. Martin Le Roy, agréé au Tribunal de Commerce de la Seine, et sa mère avaient fait de nombreux voyages, notamment en Italie, où ils emmenaient leurs enfants, et leur intérieur était orné de divers meubles et objets du XVIII^e siècle. Il n'est donc pas surprenant que, dans un tel milieu, le goût pour les œuvres d'art soit venu de bonne heure à M. Martin Le Roy.

Sa carrière de collectionneur commença, quand il était, bien malgré lui, clerc de notaire; tandis que des amis regardaient chez lui des faïences françaises du XVIII^e siècle dont il avait formé une série, il

leur raconta en confidence qu'il avait acheté l'une d'elles, tout jeune encore, dans une échoppe des pauvres maisons qui garnissaient alors les abords du Louvre; début modeste sans doute, dont il n'y avait pas lieu pourtant de rougir. Après avoir terminé son droit, comme il fallait choisir une carrière, il se présenta à l'examen de la Cour des Comptes et, ayant été reçu, il resta toute sa vie dans cette bonne maison, franchissant l'un après l'autre les échelons, jusqu'à l'âge de la retraite qui le trouva conseiller référendaire. Ses fonctions d'ailleurs lui laissaient assez de loisirs pour qu'il pût suivre ses goûts, et ils le portaient naturellement vers les choses d'art, voire vers certains artistes; on le vit intime avec Édouard Detaille, le peintre militaire, avec qui même il vivait l'été à Bougival; avec Philippe Rousseau, le peintre de natures mortes; avec Gérôme, dont ceux qui l'ont rencontré jadis se souviennent comme du plus brillant et du plus amusant causeur; avec le portraitiste Jalabert, avec Guillaume Dubufe, avec Worms, Jacquet, Mathey, avec deux peintres espagnols aussi, Madrazo et Fortuny, alors fort à la mode. N'oublions pas ces deux derniers noms; Madrazo et Fortuny étaient des collectionneurs singulièrement avertis; ils avaient acquis d'admirables objets du Moyen Age et c'est en partie auprès d'eux que se forma le goût de M. Martin Le Roy. Aussi bien, n'était-ce pas seulement le passé qui attirait alors le jeune homme; vivant avec des peintres, il acheta de la peinture moderne, mais assez indépendant d'eux, semble-t-il, dans ses choix. Gérôme avait l'horreur de la peinture de Corot, il ne craignait pas de le proclamer et vraisemblablement goûtait-il encore moins celle de Théodore Rousseau et

de Millet; or, c'est vers ces maîtres que M. Martin Le Roy se tourna; nous ne savons pas quelles œuvres d'eux il acquit, car lorsque, bien des années après, il eut décidé de s'en défaire, il les vendit sans en avoir gardé de catalogue, voire même de liste; mais ce ne devaient pas être des morceaux négligeables, à en juger d'après certains dessins de Théodore Rousseau et d'autres qu'il conserva, et il lui arriva plusieurs fois, quand les journaux annonçaient des acquisitions sensationnelles de peinture française par des musées américains, de dire à mi-voix que des tableaux analogues avaient figuré chez lui autrefois. Vers 1870, les amateurs n'étaient pas nombreux à Paris pour collectionner l'Ecole de Barbizon et il faut louer M. Martin Le Roy de s'être placé dans leur groupe; reconnaissons d'ailleurs qu'il n'alla pas au delà des maîtres dits de 1830 et que notamment il ne s'accommoda jamais de l'impressionnisme. Je me rappelle pourtant avoir vu chez lui deux beaux dessins de Degas; il est vrai que c'est par une étrange aberration des contemporains que Degas avait été incorporé parmi les impressionnistes.

La peinture moderne fut donc un des divertissements de sa jeunesse, avec une prédilection pour Millet. Cependant en 1872 il se mariait, épousant la fille de M. Gustave Lebaudy, le grand raffineur; il continua ses acquisitions, tant en Italie qu'en France, ne fût-ce que pour meubler l'hôtel qu'il fit bâtir dans la rue Rembrandt et le Pavillon de Moisson, non loin de Bonnières. L'hôtel de Paris, construit par son ami Pigny, le beau-frère de Gounod, était de ce style Renaissance alors à la mode, en brique et pierre, très élégant d'ailleurs; aussi bien M. Martin Le Roy ne se crut pas tenu par l'archi-

tecture de sa demeure à la garnir exclusivement de meubles du XVI^e siècle; il fit une large place au XVII^e et au XVIII^e siècle, estimant que tout objet ayant une valeur d'art indiscutable pouvait concourir à former un ensemble harmonieux. Il y fallait un certain courage, au moment où triomphaient les peluches chères à ses contemporains, ceux du Maréchal et de M. Grévy; certains parents ou amis souffrirent parfois de ces vieilleries, mais le courage des précurseurs est d'ordinaire récompensé et, sa chance aidant son goût, il put aisément mettre la main sur des meubles dont, après cinquante ans et tant de merveilles rencontrées dans la suite, on doit aujourd'hui encore admirer la haute tenue et la qualité. Il semble que ce soient surtout les tapisseries qui l'aient d'abord charmé entre les productions de ces siècles dont il s'était épris; graduellement il garnit ses murs de tentures magnifiques, rarissimes pièces de l'atelier parisien de De La Planche, antérieur aux Gobelins, pièces attribuées à Nancy, comme les *Dieux*, d'après Bérain, charmantes scènes chinoises tissées à Aubusson sur des esquisses de Boucher. Il se plaisait tant aux tapisseries que quand nulle place libre ne resta plus dans son hôtel, il en acheta des séries entières pour son beau-père et, à la visite que les Amis du Louvre firent au château de Rosny, M. Paul Lebaudy, son beau-frère, nous en montra d'admirables, qui, nous disait-il, provenaient de lui. Dans cet hôtel garni avec une si somptueuse sobriété, tout était subordonné à la présentation des objets d'art, mais une incomparable maîtresse de maison savait retenir par son accueil les amis qu'y attirait la courtoisie de son mari.

Assez vite pourtant les grands siècles de l'élé-

gance française ne suffirent plus à M. Martin Le Roy et le collectionneur trouva sa voie quand il se tourna vers l'art plus austère du Moyen Age. Son premier essai fut un coup de maître; en 1884, par l'intermédiaire de son ami Fortuny, il acquit deux tapisseries de Bruxelles qu'avait mises en vente l'église San Salvador de Saragosse : une *Présentation au Temple* et un *Saint Martin*; la galerie où elles pendaient en fut comme illuminée et sans doute nul particulier en France ne pouvait se flatter d'en posséder d'également belles. Comment était-il venu à l'art gothique, dont le goût allait remplir le reste de sa vie? On peut le démêler assez aisément. Il fréquentait chez Edmond Foulc, chez Chabrière-Arlès, chez Gaillard, chez Ressmann, chez Gustave Dreyfus; toutefois ces excellents amateurs l'étaient plutôt de la Renaissance; or, ce qui fit la gloire de sa collection, ce sont les objets du Moyen Age. Peut-être en prit-il le goût dans les ouvrages de Viollet-le-Duc, bien qu'il ne fût pas grand lecteur de livres d'histoire de l'art et que l'érudition archéologique le laissât froid; mais surtout il fut entraîné par ses amis du Musée de Cluny, Edmond du Sommerard et Darcel; l'enseignement si vivant et si suggestif de Courajod à l'Ecole du Louvre le conquit, et il subit aussi l'ascendant d'Emile Molinier, remarquable érudit, qui devait inspirer encore la Marquise Arconati-Visconti et Paul Garnier, autres bienfaiteurs du Louvre. Sous leur influence, à partir des années 84 ou 85, l'art gothique entra dans sa vie et lui donna ses meilleures joies de collectionneur.

On ne renouvelle pas aisément un coup d'éclat comme l'acquisition des tapisseries de Saragosse, aussi pendant quelque temps sembla-t-il se recueillir,

ne se formant pas moins la main par des achats intéressants. A la vente Odier, en 1889, marquant déjà ses préférences pour l'orfèvrerie, il acquit un curieux triptyque-reliquaire français du XIII^e siècle en cuivre doré, et l'année suivante, à la vente Ducatel, deux fort beaux gémellions et une rare colombe eucharistique. Cependant, vint à mourir le propriétaire de la plus vaste collection d'objets d'art du Moyen Age qui eût jamais été réunie, Frédéric Spitzer, et l'on annonçait sa vente prochaine. Spitzer avait été un marchand très avisé, qui, tout en fournissant les amateurs de toute l'Europe (l'Amérique n'était pas née encore à la curiosité), avait gardé par devers lui ce qui lui avait paru le meilleur, l'embellissant parfois un peu indiscretement par des restaurations trop ingénieuses, mais assez fin connaisseur pour s'être assuré des pièces de parfaite beauté et de capitale importance. Emile Molinier, qui avait rédigé le catalogue de la collection, n'eut pas besoin d'attirer l'attention de M. Martin Le Roy, qui fréquentait, lui aussi, rue de Villejust. Ce dernier comprit en tout cas qu'une occasion se présentait, unique sans doute, et qu'il ne fallait pas laisser échapper; quand les enchères s'ouvrirent dans le propre hôtel du vieil antiquaire (1893), il était muni. Avec Molinier, qui acheta pour le Louvre et le Musée de Cluny des morceaux de premier ordre et qui en aurait acquis bien d'autres, grâce au crédit spécial de 500 000 fr. que le Parlement avait voté, si une déplorable campagne de presse ne l'avait arrêté, M. Martin Le Roy fut un des principaux acheteurs. On reprocha à Molinier d'avoir payé trop cher ce qu'il s'était assuré; ces prix font sourire aujourd'hui, et si M. Martin Le Roy avait été le moins du monde spéculateur,

il aurait pu se flatter, peu d'années après, d'avoir fait lui aussi une prodigieuse affaire en acquérant certains des plus admirables chefs-d'œuvre de la collection. Ils complétèrent merveilleusement le fonds de la galerie de la rue Rembrandt.

Faut-il nommer les principaux? Parmi les ivoires, dont il s'appliqua tout particulièrement à réunir dans la suite un si remarquable ensemble, c'est le grand triptyque de la Mort de la Vierge, l'un des plus notables monuments des ateliers de tailleurs parisiens du début du XIV^e siècle, les premiers du monde à ce moment, et plusieurs de ces exquis valves de boîtes à miroir où revit la société courtoise du temps, avec ses plaisirs et ses aimables imaginations. Un extraordinaire aquamanile figurant un grand oiseau à tête humaine demeura, même après que d'autres dinanderies excellentes furent entrées dans la collection, comme la tête de la série. Et nous en venons aux orfèvreries et aux émaux; là le choix fut particulièrement heureux et tous ceux qui les virent dans les vitrines où ils prirent place en garderont le souvenir : point n'est besoin d'ailleurs de les décrire longuement, puisque plusieurs d'entre eux ont passé aujourd'hui parmi les trésors de la Galerie d'Apollon. C'était un autel portatif du XII^e siècle, en émail champlevé qu'on peut attribuer à l'atelier colonais du moine Eilbertus et un autre sur lequel est figurée une dramatique Crucifixion, rare spécimen des émailleurs westphaliens de la même époque; une émouvante plaque avec une Annonciation représentait encore les ateliers de Cologne, et Limoges naturellement n'avait pas été négligé. Le grand centre de l'émaillerie française du XIII^e siècle donna une plaque de reliure au milieu de laquelle trône le

Christ en majesté entre les symboles des évangélistes, une châsse carrée dont la sœur, presque unique, se voit à Bayonne dans la collection Personnaz; une statuette de Vierge formant pyxide en bronze doré, sans compter les pièces moindres, qui eussent été l'honneur d'une collection ordinaire. En vérité, après les bonnes fortunes de la vente Spitzer, la collection Martin Le Roy prenait rang parmi les toutes premières de l'Europe.

Mais l'âme d'un collectionneur n'est jamais rassasiée et si aussi merveilleuse occasion ne se présentait plus, pendant vingt ans M. Martin Le Roy continua de saisir toutes celles qui pouvaient lui permettre d'enrichir sa galerie. Il va sans dire qu'à toutes les grandes ventes il était présent; à la vente Desmottes, aux ventes Stein, à la vente Rougier, évitant d'ailleurs pour l'ordinaire de miser lui-même, car rien n'était plus contraire que la publicité à sa nature délicate; il aimait les objets pour eux-mêmes, pour en jouir sans cesse, non pour qu'on sût et qu'on dît qu'il les avait achetés. Mais il fréquentait aussi les boutiques des marchands tant à l'étranger qu'à Paris, la curiosité n'était pas encore logée dans les hôtels princiers; c'est d'un voyage à Venise qu'il rapporta le rarissime portrait du peintre allemand du xvi^e siècle Hans Maler, que tous les musées germaniques lui envièrent; il sut à Londres s'assurer quelques morceaux de haute qualité, telles deux extraordinaires plaques d'émail mosan, et Bruges même, chose étrange, car les touristes semblaient avoir épuisé la ville, lui réserva des surprises. Paris pourtant fut son meilleur champ d'action. Nous ne saurions citer ici le nom d'aucun vivant, mais il ne conviendrait pas d'oublier Gavet et Bach qui étaient ses

plus habituels fournisseurs. Je n'ai pas connu Gavet, qui fut, m'a-t-on dit, un de ces amateurs-marchands à la façon de Spitzer, plus raffiné cependant et dans le logis duquel, sur un des quais de la Cité, passèrent quelques-uns des plus beaux objets qu'on ait vus en France; sa vente en 1897 est restée célèbre; comme tous les grands collectionneurs du temps, M. Martin Le Roy était un des familiers de la maison. On le rencontrait plus souvent encore chez Bach; ce Bach, qui prétendait descendre de Jean-Sébastien, était un grand long vieillard sec, tenant ses assises dans une arrière-boutique obscure de la rue de Châteaudun, assez mauvais coucheur pour lasser par ses impertinences de robustes bonnes volontés, mais merveilleusement habile à dénicher les beaux objets jusqu'au fond de la province, qui les sentait et savait les faire sentir, et ne croyait pas se devoir à lui-même et devoir à sa profession de faire sur ses clients des bénéfiques « astronomiques »; la courtoisie de M. Martin Le Roy sut s'accommoder de l'humeur fantasque du marchand et il n'eut qu'à s'en féliciter. Il fréquenta de même Charles Stein, S. Baron, Loyer père, Simon Goldschmidt, G. Brauer, voire Bligny, de qui il acquit indirectement sa fameuse Vierge d'ivoire provenant, dit-on, de l'Abbaye de Frigolet. Son goût était assez sûr pour qu'aucun bavardage professionnel ne pût l'influencer, mais il écoutait ses amis, tel Gustave Dreyfus à qui il fit souvent confiance et qui acheta notamment pour lui en Italie deux des plus beaux mortiers de bronze connus, dont l'un porte le nom du fondeur Nicolo Fabiani, avec la date de 1491; et quand sa fille, qui comprenait et partageait ses goûts, eut épousé M. Marquet de Vascelot, les conseils de l'avisé conservateur du Louvre

furent maintes fois suivis, sans d'ailleurs que le collectionneur abdiquât jamais son goût personnel.

Quelque variée que fût la collection, elle n'en était pas moins extraordinairement une ; reflet visible de l'esprit de celui qui l'avait formée. Tout s'accordait dans la galerie, l'incomparable croix de chasuble brodée du début du xv^e siècle, de travail anglais sans doute, et où sont représentées, d'un dessin vigoureux et de la plus harmonieuse couleur, des scènes de la Vie de la Vierge ; les tapisseries de la fin du xv^e, attribuées parfois aux fabriques de Tournai, que décorent sur un fond de fleurettes de belles jeunes femmes et des cavaliers en brillants costumes ; les meubles du xvi^e siècle français, chaires, coffres, stalles ou bahuts ; des tableaux primitifs, siennois, florentins, allemands ou des Flandres, parmi lesquels, outre le portrait de Hans Maler déjà nommé, il faut honorer surtout la Vierge à l'Enfant par Gérard David ; quelques sculptures, dont une Vierge romane du type de celles de Chartres et de Notre-Dame de Paris ; et les dinanderies, les bronzes italiens, l'admirable série des ivoires, où l'on peut suivre cet art depuis les temps lointains de Byzance et des ateliers romans jusqu'à ceux des officines du Paris du xiv^e siècle ; sans oublier les manuscrits enluminés, Apocalypse du Midi de la France du xii^e siècle et feuillets d'un livre d'heures hélas dépareillé, qui restent parmi les plus dramatiques témoignages du génie des enlumineurs anglais de l'époque romane. Et faisaient même leur partie dans ce concert certaine vasque en biscuit émaillé de la Chine et quelques bronzes musulmans que, comme d'autres collectionneurs d'alors, Goupil, Leroux, Homberg et Piet-Lataudrie, M. Martin Le Roy s'était plu à joindre aux

œuvres médiévales. Et tout cela était de la qualité la plus rare, choisi par l'œil le plus fin, sans aucun de ces ingénieux truquages que certaines collections voisines se permettaient volontiers; celle de M. Martin Le Roy était d'un homme de grand goût et d'un honnête homme.

Nul n'était demeuré plus que lui dans la tradition libérale qui était celle des amateurs français du XVIII^e siècle; comme eux, il ouvrait largement sa porte à tous ceux qui désiraient étudier les objets qu'il avait réunis, il les autorisait à les reproduire dans leurs ouvrages et quand, en 1900, Molinier et M. Marcou lui demandèrent de se démunir pour l'Exposition du Petit Palais, il leur ouvrit toutes grandes ses vitrines et les laissa choisir; les hommes de ma génération ont encore dans l'œil, après trente ans, les merveilles qui, de tous les coins de la France, musées et cathédrales, furent rassemblées par les deux archéologues, et la collection Martin Le Roy ne fut pas un des moindres ornements de cette prodigieuse réunion. Cependant il fit plus et résolut un jour de publier un monumental catalogue de sa collection. Vanité d'amateur, certes non, mais désir de rendre accessibles ces objets rares à tous les travailleurs; M. Marquet de Vasselot fut mis à la tête de l'entreprise et, grâce à la collaboration de MM. Lemoisne, Leprieur, Metman, Migeon, Pératé et Kœchlin, le maître d'œuvre se réservant deux volumes, elle fut menée à bien en quelques années. Très peu d'amateurs avant M. Martin Le Roy s'étaient imposé ce sacrifice; en France, Darcel avait fait le catalogue de la collection Basilewski; à Berlin, Bode celui de la collection Hainauer (le catalogue de Spitzer préparaient une vente); mais s'il égala la valeur scienti-

fique de ces ouvrages, comme exécution matérielle, le *Catalogue Martin Le Roy* les dépassa singulièrement : papier, typographie, héliogravures, tout se rapproche de la perfection et, pour trouver en France, après vingt-cinq ans, l'équivalent de ce monument, il faut attendre le catalogue en cours de publication de la collection David Weill. L'Amérique seule nous a donné ces dernières années des catalogues comparables, avec ceux des collections Pierpont Morgan, Ph. Lehman ou Georges Blumenthal.

M. Martin Le Roy cependant devait faire encore mieux. Quand il se sentit vieillir, bien que jeune encore d'apparence et ayant gardé l'élégance qui était un des charmes de sa personne, il songea à assurer l'avenir de la collection qui avait embelli sa vie et dont il savait mieux que quiconque les services qu'elle rendait aux fidèles des arts du passé; attristé et presque irrité en constatant que la spéculation tendait de plus en plus à transformer les œuvres d'art en valeurs de bourse, il voulut empêcher sa collection de passer l'océan comme tant d'autres; il la divisa donc d'avance entre ses deux enfants. En même temps, le Louvre aussi eut sa part — et quelle part ! M. Martin Le Roy en connaissait mieux que personne les besoins; il savait que l'orfèvrerie médiévale allemande n'était pas le fort du musée et que même nos séries françaises se trouveraient singulièrement enrichies par quelques-unes de ses pièces; ce qui manquait, il le donna, sous réserve d'usufruit : trois autels portatifs rhénans, deux plaques et un tableau-reliquaire mosans, un phylactère filigrané germanique, une châsse limousine du rare type à fond vermiculé, une châsse carrée, une colombe eucharistique, une crosse, également

de Limoges, un triptyque-reliquaire français, sans oublier la Vierge chartraine et une statue-colonne en pierre, enfin une admirable fontaine espagnole en bronze. Jusqu'à la mort de Mme Martin Le Roy, tout devait demeurer dans l'hôtel de la rue Rembrandt; elle s'est éteinte cet été, et c'est ainsi que dès l'automne les pièces merveilleuses ont pris place dans la Galerie d'Apollon. D'autres, ajoutons-le, sont entrées au Pavillon de Marsan : des bronzes italiens, de magnifiques dinanderies et une tapisserie, Mme Martin Le Roy ayant désiré que ces objets y rappelaient son fils, attaché au Musée des Arts Décoratifs, qui était mort pour la France.

Mesdames et Messieurs, en sortant de cette réunion, passez un instant dans la galerie voisine où est exposé le legs de Mme Martin Le Roy, allez au Louvre devant les vitrines de la Galerie d'Apollon, et recueillez-vous. Vous y verrez quelques-uns des plus beaux dons que nos musées aient jamais reçus et vous songerez, si je me suis bien fait comprendre, à la noble vie que ces dons résument. M. Martin Le Roy avait aimé ses objets pour eux-mêmes, sans ostentation, quand il les possédait; sans ostentation il les donna, car personne hormis les siens, qui s'étaient pieusement accordés avec lui, hormis quelques initiés, ne connut ses intentions. Il donna des objets pour qu'ils continuassent de servir aux érudits, pour qu'ils embellissent le Musée et lui fussent utiles en comblant quelques-unes de ses lacunes, pour qu'ils restassent dans le pays où beaucoup étaient nés et à qui ils faisaient honneur : le parfait galant homme qu'il avait été toute sa vie, il le demeura dans la mort, nous laissant un bel exemple de générosité intelligente, de discrétion et de patriotisme.

